

Nous venons de prononcer le nom d'un autre grand artiste catholique, Haydn, émule immortel de Mozart. Ils se ressemblaient sous bien des rapports. Je signalerai seulement en passant leur commune foi qui fut pour eux le principe de leurs plus belles inspirations. Comme Mozart, Haydn était fervent catholique. On raconte que lorsque dans la composition, il sentait son imagination se refroidir ou s'arrêter devant des difficultés insurmontables, il se levait du *piano*, prenait son *chapelet*, et se mettait à le réciter avec une confiance qu'il déclarait n'avoir jamais été frustrée. Toutes ses partitions portent en tête ces mots : *In nomine Domini*, et à la fin de ses œuvres incomparables on lit : *Laus Deo*.

Haydn et Mozart se connurent à Vienne et ne tardèrent pas à s'apprécier. Haydn dit un jour à Léopold Mozart qui était venu voir son fils à Vienne : " Je vous déclare devant Dieu, et comme un honnête homme, que je tiens votre fils pour le plus grand des compositeurs dont j'aie jamais entendu parler." Quelle gloire pour le fils dans ce témoignage ! quel bonheur pour le père ! Ce bonheur, le bon père n'en jouit pas longtemps. Il mourut à Salzbourg en 1787, dans les exercices de la plus tendre piété. En apprenant sa maladie suprême, Wolfgang lui avait écrit cette lettre, la dernière qui ait été échangée entre eux.

" Mon très-cher père, j'apprends au moment même, une nouvelle qui m'accable d'autant plus que, depuis votre dernière lettre, je devais présumer que, Dieu merci, vous vous portiez à merveille. Vous êtes donc sérieusement malade ? Ai-je besoin, de vous dire avec quelle ardeur j'attends, par vous-même des nouvelles rassurantes ? J'espère les recevoir sous peu, quoiqu'en toutes choses je me sois habitué à me représenter toujours le pire. Comme la mort, à la bien considérer, est le vrai but de notre vie, je me suis depuis quelques années tellement familiarisé avec cette véritable amie de l'homme, que son image, loin d'être effrayante pour moi, n'a rien que de doux et de consolant ! Je remercie mon Dieu de m'avoir accordé la grâce de reconnaître la mort comme la clef de notre véritable béatitude. Je ne me mets jamais au lit sans penser que, tout jeune que je suis, je puis ne pas me relever le lendemain ; et cependant aucun de ceux qui me connaissent ne pourra dire que, dans l'habitude de ma vie, je sois morose ou triste. Je rends grâces, tous les jours, à mon créateur de ce bonheur, et je le souhaite de tout mon cœur à tous les hommes mes frères. J'espère que pendant que j'écris ces lignes, vous vous trouverez mieux. Que si vous devez aller plus mal, je vous supplie de ne pas me le cacher, de m'écrire de suite ou de me faire écrire la vérité toute entière, afin que je puisse, aussi vite que possible, être dans vos bras. Je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré. J'attends néanmoins une lettre rassurante, et dans cette douce espérance, je vous baise mille fois les mains ainsi que ma femme et que Charles (son aîné), et je suis éternellement votre Wolfgang."

Celui qui parlait ainsi devait être sans doute toujours préparé à la mort. Il ne tarda pas à recevoir la visite de cette véritable amie de l'homme, comme il l'appelle. Depuis la mort de son père, il ne faisait que languir sur la terre. Sa santé, toujours délicate, s'affaiblissait à vue d'œil ; la vie se retirait de lui, et il semblait que les derniers soupirs de ce *Cygne* inspiré s'exhalassent en mélodie. Le caractère de sa musique devenait, de plus

en plus, religieux ; il préférerait l'écho du sanctuaire aux applaudissements des théâtres ; les voix du ciel étonnaient, dans son âme mélancolique, les vains bruits de la terre, et ses chants montaient de plus en plus vers le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse. Tout était sérieux en lui, parceque tout était chrétien ; sa piété, héritage précieux de son père et de sa mère, lui faisait élever plus souvent son cœur et ses yeux vers le ciel, terme de tous ses vœux et de tous ses soupirs. C'est dans ces circonstances qu'arriva l'incident que nous allons dire et qui accéléra la fin de ses jours.

On était en 1791, un inconnu vint le trouver et le pria de composer une messe de *Requiem* pour laquelle il lui offrit une somme considérable. Mozart accepta ; mais le mystère qui environnait cette demande l'impressionna vivement. Un jour s'entretenant à ce sujet avec sa femme, " c'est pour moi-même que je travaille, dit-il, oui, j'en suis convaincu, je mourrai bientôt."

Vainement Madame Mozart s'efforça de dissiper cette impression funeste. Il fallut lui soustraire sa partition pour l'en délivrer. Mozart parut alors se remettre un peu. La partition lui fut rendue quelque temps après sur ses vives instances, et il retomba dans la plus alarmante mélancolie. En peu de jours, il se vit aux portes du tombeau. La Religion, à ce moment suprême, avec ses sublimes espérances et ses puissants secours, le consolait et lui fit envisager, avec la plus tranquille résignation, la fin d'une vie que l'art, la gloire et les affections de famille, rendaient heureuse.

Peu de temps avant de mourir, il se fit apporter la Messe de *Requiem* et dit : " n'avais-je pas raison quand j'aurais que c'était pour moi-même que je composais mon *Requiem*." Sa femme, ses six enfants, sa belle sœur pleuraient autour de son lit. " Je veux que vous me voyiez mourir, ajouta-t-il, en s'adressant à la dernière, et un tranquille sourire effleura ses lèvres mourantes.

Il expira peu d'instants après, le 5 décembre 1791, âgé seulement de 36 ans, comme Raphaël, mais plus pur que lui, et soutenu, jusqu'au bout, par cette foi chrétienne qui avait protégé son enfance, guidé sa jeunesse et fortifié son âme, à travers les épreuves et les périls de la vie. Vie et mort sublimes et saintes, dont il est impossible d'entendre ou de lire le récit sans se sentir édifié et attendri.

Après la mort de Mozart, l'inconnu se présenta, reçut le *Requiem*, et on n'eut jamais depuis, aucune nouvelle de ce mystérieux personnage. Mais la veuve avait conservé la partition de cet admirable ouvrage qui est regardé, à juste titre, comme une des productions les plus parfaites de la musique religieuse. On l'exécuta aux funérailles de l'illustre compositeur, comme pour accomplir la sinistre prédiction qu'il avait faite lui-même.

Résumons maintenant cette lecture et concluons. Nous croyons avoir montré, par les nombreux extraits de la *correspondance* de Mozart père et fils, tout ce que la foi chrétienne donne de grand à l'esprit et de généreux aux sentiments.

On voit, dans cette *correspondance*, un père sentant toute la responsabilité de la mission dont il est chargé, dépositaire d'un trésor divin dont il doit compte à Dieu et aux hommes ; sacrifiant tout à l'accomplissement de cette œuvre, dirigeant d'une main ferme et tendre, avec la sagesse d'un esprit fin et cultivé, le génie de l'enfant merveilleux dont il a reconnu, dès l'aurore, l'organisation inspirée ; n'oubliant jamais, au milieu de ses